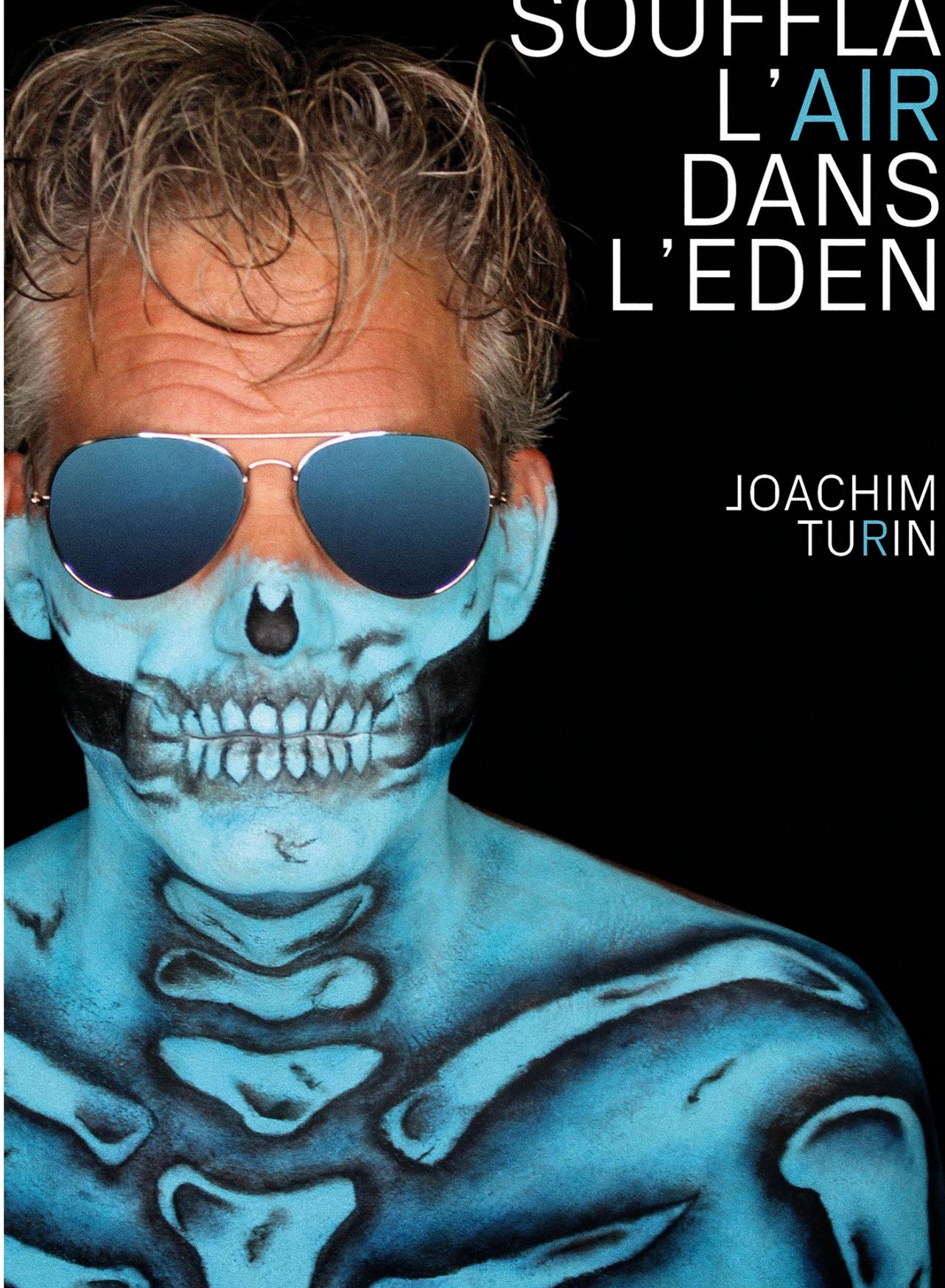


QUAND
LE BIEN
SOUFFLA
L'AIR
DANS
L'EDEN

JOACHIM
TURIN



Joachim Turin

Quand le Bien souffla
l'air dans l'Eden

© Joachim Turin, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9145-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Quand le Bien souffla
L'air dans l'Eden,
Le Mal en profita
Pour créer Etern.

Je m'appelle Ederm.

Comme tout être humain d'âge adulte, je trimballe avec moi un passé, une expérience, un bagage et un vécu qui font que je suis devenu la personne d'aujourd'hui. Je ne débarque pas dans la vie d'autrui du jour au lendemain, comme une manne providentielle tombée de la dernière pluie.

En ce moment précis, je m'immisce dans votre quotidien mais c'est évidemment parce que vous le voulez bien. Si, par le plus grand des malheurs, vous êtes arrivés jusqu'ici contre votre gré, abandonnez.

Très bien, vous avez donc décidé, de votre propre chef, de faire plus ample connaissance avec moi, alors, allons-y !

Vous allez m'adorer. Vous allez me détester. Vous vous ferez votre propre opinion de votre nouvel ami mais, s'il y a bien une chose dont je suis absolument certain, c'est que vous allez adorer me détester.

Depuis que je foule le sol de notre chère planète, j'ai vécu plusieurs vies. Certains d'entre vous n'ont jamais entendu parler de moi. D'autres m'ont connu amoureux transi, marié à Judith, l'unique femme de ma vie.

La vie a fait de moi un veuf éploré à la suite d'un sordide accident de voiture. J'ai expérimenté le coma durant de longues semaines pour me réveiller avec d'atroces migraines appelées algies vasculaires de la face. Les mystères de la vie m'ont amené à collaborer avec la police grâce à des facultés spéciales pour résoudre des énigmes. J'ai tutoyé les sommets avant de connaître une lente mais irrémédiable descente aux enfers. Après avoir fait le bien autour de moi, j'ai basculé du côté obscur de la force.

J'aime tuer.

Je me suis découvert cette véritable passion que très récemment. Sur le tard. Mon histoire serait trop longue à raconter mais sachez, qu'une chose en amenant une autre, pour mon premier assassinat, j'ai égorgé une collègue à moi, prénommée Zénobie. Froidement, par un beau matin et sans scrupule aucun.

Je m'étais trouvé une excuse bidon pour m'éclipser de mon appartement où nous avons passé une folle nuit ensemble. J'ai patienté quelques instants, le

temps pour Zénobie de me croire en bas dans la rue, avant de revenir derrière elle à pas de loup tandis qu'elle faisait couler son café du percolateur.

J'ai planté la lame de mon couteau dans sa trachée, dans le centimètre flasque qui sépare les deux extrémités intérieures des clavicules et le manubrium sternal. Ensuite, je l'ai patiemment regardé agoniser sur le sol de ma cuisine et se vider de tout son sang. Avant de me débarrasser du corps dans un plan d'eau éloigné de toute civilisation, j'ai pris grand soin de lui découper une fesse que j'ai cuisinée et mangée avec un ami que nous avons en commun, elle et moi.

J'ai quelque peu tâtonné pour l'assaisonnement. Je n'avais jamais apprêté de chair humaine avant ce jour-là. Finalement, je ne m'en suis pas trop mal sorti. C'était mangeable, savoureux, exquis, comestible à souhait. Évidemment, pour la prochaine fois, je ferai encore mieux mais je ne suis pas peu fier de ce coup d'essai. Je développe actuellement un concept révolutionnaire de restaurants cannibales. Cette idée me trotte dans la tête depuis ce matin-là, celui de mon forfait, de la triste fin de mon adorable Zénobie. J'ai la certitude que le filon sera pérenne, une fois que les mentalités obtuses auront changé. Ça ne devrait pas prendre trop de temps, on finira bien par se bouffer entre nous sous peu, faites-moi confiance. Je profite donc de ce temps qui m'est accordé, celui où les gens ouvriront leur esprit à des horizons plus larges, pour peaufiner les moindres détails et améliorer mes recettes originales. Puisque je ne suis pas pressé, j'étudie minutieusement toutes les options et me lancerai dans l'aventure quand tout sera parfait, tant sur le plan gustatif que commercial.

Ce que je ne vous ai pas dit, mais cette précision est importante, c'est que cette collègue était flic. Criminologue pour être complètement précis et moi-même, profileur de talent. Nous travaillions pour la plus haute institution policière d'Europe, la FACTION. La Fédération Autonome des Commissaires en Territoire Internationaux Ou Nationaux. Institution basée dans les fortifications militaires de Saint-Maurice d'Agaune, en Suisse. Nous formions une belle équipe les deux ensemble. Enfin, les trois.

Comme dit précédemment, une chose en amenant une autre, j'ai également tué notre chef, le directeur de cette prestigieuse FACTION. Il répondait au doux nom de Renaud Marraffino.

J'ai mis fin à l'existence du directeur de la plus puissante police du continent. J'en retire une certaine fierté, une grande satisfaction. Je nourris toutefois un amer regret. Ce chef tout puissant était mon ami, mon seul ami. De son vivant, il

fut mon premier goûteur, mon premier critique culinaire de mes réalisations. Ensemble, nous avons bouffé le cul de Zénobie, ma collègue et accessoirement sa subalterne, sans qu'il n'en sache rien, bien entendu. Quand il l'a découvert, sa sympathie et sa loyauté envers ma personne se sont unilatéralement et brusquement dégradées.

Renaud Marraffino a abusé de sa position dominante, celle de directeur de la FACTION, pour me retenir prisonnier dans des galeries souterraines, avec d'autres criminels de haut rang, à plusieurs centaines de mètres de profondeur, quelque part sous les Alpes suisses.

Quand j'ai logé un projectile dans son lob frontal, nous étions à un moment crucial de notre relation, une étape charnière. Nous venions de tirer au clair une sordide affaire de vengeance personnelle entre lui et la cheffe serbe d'un réseau pédophile dont j'avais fait la connaissance durant mon séjour dans ces geôles alpines.

L'enquête bouclée, c'était lui ou moi. J'ai jugé bon que ce soit moi qui reste en vie.

Dans certaines circonstances, nous devons prendre des décisions rapides, sans nous accorder le temps de la réflexion. J'ai eu à ma disposition moins d'une fraction de seconde pour décider si je devais appuyer sur la gâchette ou non. J'ai pressé sur la gâchette en premier. J'ai réfléchi après. Avec le recul, je ne le regrette pas.

Voici donc, en quelques mots, les deux meurtres auxquels j'ai participé activement, où je suis le seul et unique meurtrier.

Grâce à mes activités passées de profileur chevronné et de prisonnier débutant, j'ai le grand honneur d'être un protagoniste de trois autres morts, mais indirectement. J'étais sur place sans être l'assassin. La jouissance et le plaisir ressentis dans ces cas-là restent excitants mais avec un peu moins de saveur. Il manque ce petit je-ne-sais-quoi qui fait que le moment est inoubliable.

Dans le premier de ces trois décès, j'ai vu une jeune femme, malheureuse compagne de détention, s'empaler au fond d'une trappe, sur des pieux acérés. D'énormes clous rutilants transperçaient son corps de part et d'autre. Un piège tendu par Renaud Marraffino et ses sbires durant notre enfermement dans la falaise de Saint-Maurice d'Agaune.

Quoi qu'il en soit, je ne pense pas qu'elle ait souffert. Eut-elle seulement le temps de comprendre ce qui lui arrivait ? Je ne le pense pas non plus. Dans les derniers instants de cette compagne d'infortune, j'ai apprécié l'effusion de sang. L'image de cette jeune femme, hérissée de pics de métal, son hémoglobine jaillissant à l'air libre, me revient souvent en tête. Un souvenir plaisant.

Pour la deuxième mort dans laquelle je suis impliqué indirectement, encore aujourd'hui, je ne connais pas ma part de responsabilité. Certes, j'ai fortement conseillé à la future victime d'ouvrir la porte que je savais électrifiée, mais ce n'est pas moi qui y ai branché les fils à haute tension. Prisonnier en la compagnie de l'homme qui allait tenter d'ouvrir cette vicieuse porte, je n'avais en aucun cas l'occasion ni le matériel pour la truquer.

Donc, responsable ou pas ? Je vous laisse juger en votre âme et conscience.

L'électrocution d'un être humain possède deux facettes, avec chacune leurs particularités plus ou moins intéressantes. La première, ma préférée, consiste à observer les convulsions, les spasmes, les gestes incontrôlables et incontrôlés de la victime. Une chorégraphie digne des plus grands ballets. Du beau spectacle. Le revers de la médaille réside dans l'odeur. Je peux vous affirmer que ça pue. Pestilentiel, dégueulasse. Quand j'y repense, j'ai envie de vomir. Mais rassurez-vous, j'y pense plus souvent en images qu'en odeur, donc, je n'ai pas envie de vomir si souvent que ça.

Puis, un jour, alors que je purgeais ma peine dans la prison cantonale de Sion pour l'assassinat de Zénobie, le commissaire Renaud Marraffino reçut une invitation pour se rendre à Paris, retrouver une vieille connaissance. Je ne sus que plus tard que l'expéditrice, la cheffe serbe du réseau pédophile avec qui je me suis battu pour survivre aux guet-apens carcéraux, avait exigé ma présence auprès du directeur de la FACTION. Bien mal lui en a pris puisque j'étais aux côtés du commissaire Marraffino quand celui-ci lui logea une balle entre les deux yeux pour boucler cette ultime enquête résolue en commun.

Pour être totalement franc avec vous, les balles dans la tête, ce n'est pas ce que je préfère, si mon humble avis vous intéresse. Trop rapide, trop direct, trop radical. L'issue est connue d'avance. Malheureusement, quand la balle dans la tête demeure la seule solution, eh bien, que voulez-vous, on s'adapte.

Pour vous donner un contexte plus précis de mes anciennes vies, je me permets encore de classer ces meurtres par ordre de mes préférences.

Sur la plus haute marche du podium, je mets l'égorgement de Zénobie, ma collègue. Il n'y a pas photo, un moment grandiose, ça va de soi. Imprévisible, spontané, de la belle ouvrage !

En deuxième position, l'empalement de la jeune femme, quand bien même je n'étais que voyeur et acteur impuissant. J'ai apprécié de voir couler tout ce sang et d'entendre ce petit bruit lugubre quand les pics ont transpercé son corps.

Encore dans le trio de tête, on retrouve l'électrocution, surtout pour son aspect visuel. Un spectacle à la fois intrigant et créatif.

La médaille en chocolat revient à la balle que j'ai glissé dans le front de mon seul ami puisque c'est moi-même qui ai pressé sur la détente.

Finalement, l'exécution de la criminelle de haut rang à laquelle j'ai assistée en simple spectateur, aux côtés de Renaud Marraffino, à Pont-Cardinet, un quartier du nord-ouest parisien.

Forcément, j'ai perdu mon travail concomitamment à la mort que j'ai donné au commissaire Renaud Marraffino puisque c'est lui qui m'employait. Comme vous l'avez compris, notre relation s'était quelque peu détériorée ces derniers temps, mais je restais néanmoins sous la coupe du directeur de la FACTION. Dorénavant, sans lui, mon travail consiste à la fuite.

Je suis un fugitif, sans revenu et puissamment dans la merde.

Mon évasion relève du miracle puisque les troupes d'élite de la plus haute institution policière du continent encerclaient les lieux. Toutes les forces disponibles étaient mobilisées pour cette opération spéciale. La plus haute institution policière d'Europe allait mettre un terme à des années de chasse à la femme criminelle et enfermer pour de bon le profileur cannibale qui sévissait dans ses rangs.

Voilà, je vous ai brossé un rapide portrait de moi, Eder. Un bref résumé de mes vies passées, lointaines, terminées.

Mais que voulez-vous, la vie est ainsi faite. Je lui en suis infiniment reconnaissant, à la vie. Je suis toujours vivant mais en fuite. Je vous assure que c'est un emploi à temps complet. C'est épuisant de fuir.

On me recherche, on me traque, on veut ma mort. Soit. Bien qu'on me poursuive, moi, je ne m'en tire pas trop mal. J'ai passablement galéré au début de

ma cavale. Ensuite, j'ai remonté la pente avec un certain brio.

Laissez-moi vous expliquer comment tout ceci s'est déroulé.